

été si brusque, si rapide, que je ne pus empêcher ni l'assassinat ni le vol ; je n'étais pourtant qu'à quelques pas, mais j'avais éprouvé une commotion si violente que j'étais comme cloué sur place. Je n'avais même pu appeler au secours. Ce fut seulement quand, un peu plus loin, un cri terrible a retenti, que je repris possession de moi-même, et pus enfin crier au secours, à l'assassin :

— Ces deux hommes ont été frappés à deux minutes d'intervalle ; reconnaissez-vous celui qui est tombé sous vos yeux.

— Oui, monsieur le commissaire, le voilà, répondit le jeune homme, montrant le marquis.

Puis aussitôt :

— Ah ! par exemple, s'exclama-t-il, voilà qui est étrange !

— Que voulez-vous dire ?

— Celui-là, répondit le jeune homme, désignant Forestier, est l'assassin de celui-ci.

— Vous ne vous trompez pas ? Vous êtes sûr ?

— Oui, monsieur, c'est lui, c'est bien lui. Je n'ai pas bien vu sa figure ; mais je le reconnais à son vêtement et à ce chapeau de feutre à larges bords.

On trouva sur Forestier la montre et la chaîne, le portefeuille et le porte-monnaie de sa victime.

Le doute n'était plus possible et, selon toute apparence, le vol avait été le mobile du crime.

Mais pourquoi, après avoir frappé, l'assassin avait-il été frappé à son tour ? Le deuxième assassin avait-il voulu voler le premier ? Et pourtant, dit le proverbe, " les loups ne se mangent pas entre eux."

Tout n'était pas encore éclairci. On restait toujours en présence d'un mystère qui ajoutait un grand élément d'intérêt à ce drame, un de ceux pour lesquels se passionne le public.

Le commissaire de police ouvrit le portefeuille. Il y trouva des billets de banque et une lettre, portant le timbre espagnol, adressée à M. Ramon Albarès, hôtel Meurice, à Paris. C'était une précieuse indication.

Les pensements étaient terminés. Ni le marquis, ni Forestier ne reprenaient connaissance ; mais le visage du premier se colorait légèrement et la respiration était meilleure.

Le médecin demanda que les deux blessés fussent immédiatement transportés à l'hôpital Beaujon.

Tous deux étaient restés sur les brancards. Le commissaire de police fit emporter le meurtrier, sur lequel on n'avait trouvé aucun papier pouvant faire constater son identité ; mais il pria le jeune docteur de continuer à donner ses soins à l'autre blessé, afin de le faire sortir de son évanouissement.

Au bout d'un quart d'heure, le marquis rouvrit les yeux et remua les lèvres. On pensa qu'il pourrait parler.

— Vous vous appelez Ramon Albarès ? lui dit le commissaire de police.

Il ne put répondre.

— Où demeurez-vous ?

Les lèvres du blessé remuèrent, mais restèrent muettes.

— N'est-ce pas à l'hôtel Meurice que vous demeurez ?

Le marquis eut un mouvement de tête affirmatif. Puis, d'une voix très faible, à peine distincte, il répondit :

— Oui.

— L'hôtel Meurice est tout près d'ici, dit le commissaire de police au médecin, croyez-vous qu'on puisse sans danger y transporter le blessé.

— Oui, en prenant des précautions pour lui éviter les secousses.

Des ordres furent donnés en conséquence, et après avoir été soigneusement enveloppé pour le garantir du froid, le marquis, accompagné du jeune médecin, fut dirigé vers la rue de Rivoli.

Il pouvait être alors trois heures du matin ; les bees de gaz projetaient leur lumière affaiblie sur les magasins fermés. Mais, déjà, des voitures de paysans, apportant des denrées aux Halles, troublaient le silence des rues.

Le marquis de Mimososa était très considéré à l'hôtel Meurice, moins à cause de sa grande fortune que de sa générosité, de son affabilité et de la bienveillance qu'il apportait dans ses rapports avec tout le personnel de l'hôtel.

Le malheur qui lui était arrivé mit en grand émoi les maîtres et les domestiques. On le porta dans sa chambre avec les précautions les plus minutieuses, et c'est sous les yeux et avec l'aide du médecin qu'il fut déshabillé et mis dans son lit.

Un garçon avait été envoyé rue des Pyramides pour prévenir le général de Vauclair.

Bientôt le général, Mme de Vauclair et Rosina Balti accoururent. Ce fut une scène navrante.

Le docteur cherchait vainement à calmer cette explosion d'une immense douleur.

— Tout espoir n'est pas perdu, disait-il.

Faible consolation pour la pauvre Rosina et pour ces deux vieillards désolés, qui n'avaient plus au monde que leur gendre pour les rattacher à la vie et dont ils croyaient voir la tombe ouverte.

La belle figure du marquis, d'une pâleur marmoréenne, était calme, mais il ne parlait pas ; ses lèvres s'agitaient de temps à autre sans qu'il articulât aucun son ; sa main, encore gantée, pendait hors du lit.

Le général, penché sur le visage de son gendre, la tête appuyée dans sa main, laissait couler de grosses larmes qui s'arrêtaient sur sa moustache blanche.

Mme de Vauclair, affaissée dans un fauteuil ne pleurait pas ; cependant, les larmes l'auraient soulagée ; ses yeux secs et mornes trahissaient le sombre désespoir de la mère à laquelle la mort va prendre son dernier enfant.

Rosina Balti, à genoux près du lit, sanglotait et par moments, psalmodiait une prière espagnole qui sortait confusément de sa gorge suffoquée.

Tout à coup, les lèvres du blessé s'ouvrirent et il laissa échapper un mot, un seul :

— Thérèse !

Les sanglots de la nourrice redoublèrent.

Toutes les douleurs du passé lui remontèrent au cœur.

Après sa chère petite Thérèse perdue, voir mourir son maître vénéré, c'était trop pour ses forces.

Le jeune docteur essuyait ses yeux humides.

Le général s'approcha de lui, et à voix basse :

— Monsieur le docteur, lui dit-il, j'ai pleine confiance en votre savoir, mais ne pensez-vous pas qu'il serait bon de vous adjoindre un de vos confrères ?

— Vous allez au-devant de mon désir, monsieur le général.

— Dites-moi le nom du médecin-chirurgien qu'il vous plairait de voir ici et j'irai le chercher moi-même.

— Celui dont je voudrais avoir la consultation demeure assez loin.

— Oh ! il importe peu.

— Il est une de nos grandes célébrités médicales : il a été mon maître quand j'étais interne à l'hôpital Beaujon.

— Son nom, monsieur, son nom ?

— C'est le docteur Delteil.

— Je le connais de réputation. Il demeure ? . . .

— A Passy, rue Boulainvilliers, No 14.

— Il consentira à venir ?

— Nul plus que le docteur Delteil n'a le sentiment du devoir professionnel : il viendra.

— Je cours le chercher.

Quelques instants après, le général faisait atteler, et le coupé, emporté par un cheval pur sang, se dirigea vers les hauteurs de Passy.

Le concierge de l'hôtel Villarceau, réveillé par le bruit de la sonnette violemment secouée, ouvrit la porte.

Le docteur Delteil était rentré tard, fatigué, il dormait. Mais le domestique qui était de veille le réveilla et lui remit la carte du général.

Le docteur sauta à bas du lit, s'enveloppa dans sa robe de chambre et fit entrer le visiteur.

— Qu'y a-t-il pour votre service, mon général ? demanda-t-il.

— Cette nuit, le marquis de Mimososa, mon gendre, a été frappé d'un coup de poignard dans les Champs-Élysées ; sa vie est en danger : venez, monsieur le docteur, et, peut-être vous le sauverez.

— Je m'habille et je suis à vous.

— Ma voiture attend à la porte.

— C'est bien.

Quelques minutes après les deux hommes montèrent dans le coupé. Si rapide que fût la course, elle paraissait lente au général, qui criait au cocher :

— Plus vite, mon garçon, plus vite !

La voiture volait comme une flèche.

Enfin, trempé de sueur, le cheval s'arrêta devant l'hôtel Meurice.

Quand le docteur entra dans la chambre du blessé, l'ange du ciel qui aurait apporté le salut ou un arrêt de mort n'aurait pas reçu un accueil plus solennel. Mme de Vauclair et Rosina Balti s'étaient dressées debout : anxieuses, respirant à peine, elles attendirent.

Le docteur Delteil échangea d'abord quelques paroles à voix basse avec son élève ; puis il s'approcha du lit, souleva la couverture et d'une main délicate enleva l'appareil et appuya l'oreille sur la poitrine du blessé.

Ces instants parurent un siècle aux assistants ; haletants, le cœur affreusement serré, ils attendaient que l'oracle parlât.

Le docteur se redressa ; déjà l'expression de sa physionomie était de bon augure.

— Aucun organe essentiel à la vie n'a été atteint, dit-il ; M. le marquis a perdu beaucoup de sang, de là son extrême faiblesse ; mais c'est peut-être aussi ce qu'il l'a sauvé ; rassurez-vous, il vivra ; grâce à sa constitution robuste, dans quelques jours il pourra se lever et la convalescence ne sera pas de longue durée.

Ceux qui ont passé par des trances pareilles comprendront seuls la joie délirante qui illumina les visages.